

La philosophie dans l'Université roumaine à nos jours

Stefan Afloroaei
Université « Al. I. Cuza » de Iasi

Abstract Philosophy in Nowadays Romanian Universities

First of all I would bring to attention the type of reading that the Romanian student with philosophical concerns practices. This new type of lecture will be conceived as a new process of reading, with both informal and formal implications. This fact has important consequences regarding the perception of the philosophical text inside the research work community, taking into consideration especially its own way of inquiry and understanding. We can notice that, the institutional situation of philosophy is definitely not a good one, because in nowadays universities it lost its definitory role in a man's spiritual evolution. One of the aspects that led to this unfortunate situation has to do with the constantly depreciation of what we call reflection, theoretical thinking, or even vision. Anyway, this problem is strictly connected to the technical and economical requirements which govern the nowadays educational system.

Keywords: reading, understanding, philosophy, university, reflection, theoretical thinking

Le titre de cet article est un peu trop large et, dans une certaine mesure, un peu indéterminé aussi, car il s'agit en fait de deux questions. Premièrement, j'ai l'intention de faire quelques remarques sur l'acte de lire, tel qu'il est pratiqué par le jeune lecteur de philosophie dans le milieu universitaire roumain. Je me réfère surtout à celui qui est étudiant en licence ou en maîtrise de philosophie. Mes remarques ont pour point de départ ma propre expérience pédagogique en tant que professeur de philosophie (qui donne des cours sur l'herméneutique philosophique, la métaphysique, l'idée

européenne) à l'Université « Al. I. Cuza » de Iași. A maintes reprises j'ai eu la possibilité d'observer la pratique de la lecture chez les étudiants d'autres universités du pays, à l'occasion de divers jurys de thèse, sessions scientifiques ou stages de recherche dans d'autres universités.

Deuxièmement, il s'agit de faire l'esquisse d'une possible relation entre la lecture philosophique de nos jours et les changements qui ont lieu dans l'Université.

La lecture philosophique dans le milieu universitaire roumain

1. Commençons par une question simple, qui repose sur l'observation des faits : quels sont les auteurs de philosophie les plus lus, dans le milieu universitaire roumain ?

Juste après la chute du régime communiste, en 1990, on a vu un intérêt croissant pour les auteurs étrangers moins traduits jusqu'alors (tels Friedrich Nietzsche, Michel Foucault, Martin Heidegger, Richard Rorty, Jacques Derrida, Emmanuel Lévinas, Gianni Vattimo et autres). Certains de ces philosophes ont créé de véritables courants en vogue dans l'univers culturel des jeunes. On les a traduit constamment depuis, les uns presque intégralement. Initialement, l'intérêt a été aussi grand pour les philosophes roumains de l'exil, partiellement interdits en Roumanie jusqu'en 1990 (par exemple, Mircea Eliade, Emil Cioran, Ștefan Lupășcu, Ioan Petru Culianu et autres) ou pour les philosophes roumains qui avaient connu une sorte d'« exil intérieur », puisqu'ils avaient été sévèrement censurés par le régime politique (Nae Ionescu, Petre Țuțea, Vasile Băncilă, Mircea Vulcănescu, André Scrima et autres).

Mais, dix ans plus tard, après l'an 2000, on a vu de façon évidente la diminution de l'intérêt pour les auteurs roumains en général. La grande fascination pour eux a duré moins d'une décennie. Actuellement, pour un bon nombre d'étudiants, leurs œuvres sont presque inconnues. Il n'en fait exception que l'exégèse doctorale, consacrée à l'œuvre de Mircea Eliade, Emil Cioran, Constantin Noica ou Alexandru Dragomir. L'une des possibles raisons de ce changement serait

la difficulté de mettre en relation les œuvres philosophiques en roumain avec celles des philosophes occidentaux : il y a un contraste majeur entre les deux types de discours. Parfois, cette difficulté est due à leur langage particulier (soit partiellement littérisé, presque allégorique, soit restant dans la lourde inertie d'un jargon conceptuel). D'autres fois, c'est à cause des problèmes traités (thèmes plutôt généraux, avec beaucoup de teneur spéculative). De nos jours, les étudiants laissent de côté pareilles lectures. Ils cherchent plutôt des textes relevant de la pensée analytique, qu'il s'agisse de l'analytique de type kantien, de l'analyse logique (à la manière de Rudolf Carnap ou Willard v. O. Quine) ou, enfin, de l'analytique existentielle d'origine phénoménologique. En conséquence, aujourd'hui il y a davantage d'intérêt pour les philosophes ayant pratiqué une pensée analytique et réflexive (parmi les autres roumains, on peut rappeler Mircea Florian, Constantin Noica, Emil Cioran, Alexandru Dragomir et autres).

J'ai également remarqué une diminution graduelle de l'intérêt pour les auteurs antiques, par exemple les Stoïciens (Épictète, Sénèque), ou pour les auteurs européens classiques (René Descartes, George Berkeley, F. W. J. Schelling et autres). En font exceptions Blaise Pascal, Immanuel Kant ou Søren Kierkegaard. Il se peut en même temps que les préoccupations pour l'histoire de la philosophie, et particulièrement pour la philosophie d'une certaine époque (médiévale, classique etc.) soient de plus en plus réduites. En revanche, les étudiants prêtent davantage d'attention aux problèmes bien définis (comme le problème de la signification, ou celui du langage et de l'interprétation). En effet, ce changement de perspective pourrait être une chose positive, à moins qu'on se rende compte que la bonne mise en contexte des idées suppose, souvent, la connaissance minimale de leur évolution dans le temps.

Par conséquent, il y a un double déplacement de l'intérêt des jeunes lecteurs : d'une part, vers les interrogations de nature analytique et, d'autre part, vers la pensée herméneutique (par exemple, vers les pratiques d'interprétation et de la lecture ou vers la compréhension des

présuppositions de la pensée).

2. Quelles conclusions pourrait-on formuler à propos du genre de lecture que l'étudiant en philosophie fait à présent ?

De prime abord, ce que l'on voit en réalité n'est pas quelque chose de réconfortant. On voit, par exemple, qu'on lit en hâte et comme s'il s'agissait d'un texte informatif, technique. Lorsque je dis qu'on lit *en hâte*, je ne parle pas de la vitesse de lecture, mais du fait qu'on ne s'attarde pas sur des énoncés, qu'on n'y revient pas, qu'on ne se donne pas assez de temps pour y réfléchir. Or, les textes philosophiques supposent la disponibilité pour des moments de réflexion. L'extension de la lecture technique peut indiquer un changement symptomatique dans la pratique universitaire de la lecture. Elle suit une certaine habitude, celle de chercher pour chaque proposition ou phrase une information propre et bien déterminée. Les propositions isolées sont alors considérées des unités de connaissance. Le risque serait, dans ce cas, de lire de manière trop littérale ce qui dépasse la littéralité en tant que telle.

La hâte de la lecture et son caractère prévalent littéral ont quelques effets visibles ; par exemple, on ignore souvent la signification *conceptuelle* d'un terme. On ignore facilement, dans ce cas, la différence entre le point de vue ontique et celui ontologique, ou la différence entre l'attitude naturelle et celle analytique, respectivement celle phénoménologique. La lecture strictement technique peut facilement rater même l'intentionnalité analytique de la pensée.

En général, la lecture hâtive a une justification éminemment institutionnelle, scolaire. On ne lit que certaines sections d'un livre et, à l'intérieur de celles-ci, seulement les pages qu'on recommande ou qu'on exige. D'habitude, on ne lit plus intégralement un livre ou une étude. On sait que les modernes demandaient cela avec insistance – Descartes par exemple, dans une lettre à l'abbé Claude Picot (celui qui a traduit en français *Les Principes de la Philosophie*) lui conseille de lire 4 fois l'ouvrage en question, intégralement chaque fois, et chaque fois en portant l'attention sur un autre aspect. Naturellement, à nos jours cela paraît excessif ou étrange¹.

Je ne veux pas dire que cette manière de lecture, hâtive et technique, est déjà devenue une pratique étendue et dominante. Il s'agit, je crois, d'une tendance visible à notre temps, peut-être une solution que l'étudiant trouve en premier instance dans sa lutte avec le temps et le texte philosophique.

Ce qui se passe à présent est, en quelque sorte, normal. L'état des choses a beaucoup changé, de sorte que le lecteur doit adapter sa lecture à des rythmes différents (de la vie quotidienne) et d'envisager le texte sous d'angles d'intentionnalité différents. Le temps manque souvent, ainsi que les raisons suffisantes pour revenir sur les pages déjà lues. Même lorsque l'étudiant lit sérieusement et avec attention, il sait bien qu'il ne s'agit que d'un livre, l'un des plusieurs qu'on pourrait lire. Ainsi, il lui arrive rarement de lire un livre, une étude ou un chapitre d'un bout à l'autre un livre, et c'est encore plus rarement qu'il lit un ouvrage philosophique par pur plaisir intellectuel. Le plus souvent, la finalité de la lecture est la rédaction d'un compte-rendu, la préparation d'un séminaire ou d'un examen. Toutefois, cette tendance générale n'exclut pas quelques belles exceptions.

3. Beaucoup de textes obtenus par internet ont d'emblée un statut étrange: ils se présentent souvent sans nom d'auteur, sans titre, sans pages ni sections. Ils sont, donc, anonymes et atemporels. Personne ne sait plus quel auteur a soutenu telle idée, dans quel temps et à l'occasion de quelle dispute. La figure de l'auteur se trouve retirée complètement derrière des affirmations à caractère impersonnel, comme si une nouvelle forme d'anonymat menacerait le jeu d'idées qui est propre à notre temps.

Je disais qu'à présent le jeune lecteur lit hâtivement, de manière fragmentée et avec un but très précis, ponctuel. Une des raisons en serait qu'on lit de plus en plus sur l'écran de l'ordinateur ou sur d'autres appareils électroniques, en fonction de ce que l'on trouve sur internet. Il s'agit de fragments, résumés, syntagmes mémorables, phrases, répliques, petits commentaires, etc. Ceux-ci, on le sait, sont accompagnés d'images, qui sont liées au texte selon la contingence spécifique au « monde » de l'internet. On se rend

compte que, devant les images numérisées, connaissant une véritable explosion, la pensée se trouve-t-elle sous une condition différente. Par exemple, les éléments de type discursif, qui concernent les possibles raisons ou causes ou les justifications probables sont difficile à repérer, de même qu'est l'attitude compréhensive, qui exige du temps, de l'exercice et de la méditation. Dans ces conditions, l'exercice réflexif supporte un changement important, sans doute, bien qu'il ne s'agisse pas d'une chute en deçà du concept, comme certains auteurs l'ont suggéré (Sartori 1997, I. 1). Rappelons, en passant, que quelque chose de pareil est arrivé, au début de l'âge moderne, à des attitudes considérées élevées jusqu'alors et qui concernaient le souci de soi de l'individu (Foucault 2001, cours du 3 mars). Il s'agit de ce qu'on a appelé en latin *meditatio*, aussi bien dans le sens stoïcien du terme que dans le sens chrétien. Autrefois, on ne pourrait pas y renoncer, et la lecture sans méditation n'avait aucun sens². Mais, de nos jours, un pareil exercice, la *meditatio*, semble presque disparu de nos préoccupations.

4. Pourtant, comme on a l'habitude de dire, ce que l'on voit « en première instance et le plus souvent » est très relatif. Les étudiants qui ne lisent pas en vue des discussions organisées par les professeurs ne sont pas sûrement apathiques. Tout au contraire, ils ont leurs intérêts, mais pour d'autres questions. D'habitude, ils orientent la discussion vers ce présent de la vie commune, vers leurs problèmes de la vie quotidienne.

C'est pourquoi je pense que le point faible réside ailleurs, et il n'est pas nécessairement dans la sphère des intérêts des étudiants. Il réside plutôt la manière dont on suscite l'attention (souvent déficitaire) des jeunes.

Car le plus souvent on ne répond pas à leur besoin de participation au monde d'*ici* et *maintenant*. Tout cela se passe dans le contexte bien connu des offres professionnelles et sociales incertaines et sans perspective. Certains aspects semblent insignifiants, mais ils sont importants du point de vue pédagogique. C'est les cas des exercices communs de lecture philosophique, notamment l'interprétation de certains

passages, l'analyse de certaines propositions ou expressions. Pour plusieurs raisons, des exercices pareils sont rares. On pourrait dire que ce sont des menues choses, des détails, mais en définitive ce sont les détails de ce genre qui composent ce qu'on appelle la vie universitaire. En outre, la sensibilité philosophique se fait saisir autrement. C'est ce qui se passe lors d'un débat qui ne porte plus sur certaines pages, mais sur un fait quotidien ou lorsque les questions mises en discussion proviennent des lectures littéraires, politiques ou même des journaux de la vie mondaine.

La question n'est pas simple et ne concerne pas seulement la sphère des intérêts des étudiants. Elle concerne aussi l'effort commun de lecture philosophique, d'analyse et d'interprétation, le débat sur les faits de la vie civique et quotidienne.

Le nombre de ceux qui lisent de façon systématique n'est pas assez grand pour en faire des statistiques. En tout cas, il est contingent, puisqu'il diffère d'un jour à l'autre. Même s'il y a un seul étudiant qui lit, et même s'il lit peu, il vaut la peine de continuer à générer des discussions. D'ailleurs, la lecture philosophique peut commencer par un seul, bien qu'on ait peur qu'elle finisse avec un seul. Ce qui est important c'est que les interrogations qui naissent à l'esprit du lecteur lui soient propres et qu'il les exprime de manière naturelle. On peut dire que l'étudiant qui fréquente aujourd'hui la philosophie est celui qui, lisant peu, lit pour autant quelque chose relatif à ses propres interrogations ; ce n'est donc pas celui qui, lisant un livre d'un bout à l'autre, en finit par retenir les seules interrogations abstraites de l'auteur.

5. La façon de lire aujourd'hui les textes philosophiques change aussi d'un autre point de vue. Contre une lecture méthodique, ordonnée selon des règles spécifiques, on préfère une lecture plus libre. Mais cette lecture libre peut se faire au moins de deux manières : d'une part, comme lecture détendue, parfois légère, sans une réelle problématisation ; d'autre part, comme lecture personnelle, lorsque le lecteur s'intéresse lui-même profondément à la chose. Dans ce sens, on a parlé de

lecture *inspirée* (Rorty 2002). Celle-ci pourrait produire des changements dans l'image que quelqu'un a de soi-même, de ses propres capacités et préoccupations. Pour l'auteur américain, la lecture inspirée est une rencontre (« avec un auteur, un personnage, un trame, une pièce, un vers ou un torse archaïque »). Aujourd'hui, respecter un auteur ou un texte signifie d'abord ouvrir un possible dialogue, tant avec l'auteur éloigné, qu'avec soi-même.

Lecture philosophique et changements actuels dans l'Université

1. La lecture philosophique dans le milieu universitaire roumain devrait être analysée, en fin de compte, en tant que pratique de la lecture. D'une part, il y a une pratique institutionnelle de la lecture ; d'autre part, il y a une pratique informelle, libre, mais capable à produire des transformations dans la pratique institutionnelle. Quant à la pratique institutionnelle de la lecture, on peut aisément distinguer entre la lecture didactique (placée sous le signe de l'apprentissage) et la lecture scientifique (marquée par l'exigence de la recherche rigoureuse). Au-delà de ces deux cas, il y a également une lecture « libre », personnelle, qui, sans être propre uniquement au loisir, ne respecte pas une exigence extérieure. On a déjà parlé de la constitution dans, le temps, d'une « communauté de lecteurs » (Chartier, 1992). De cette « communauté de lecteurs » on est passé, à un moment donné, à la lecture institutionnelle, à laquelle l'idée d'université est implicitement liée.

En même temps, la philosophie moderne et en particulier la tradition idéaliste fournit un modèle à l'idée humboldtienne d'université. Dans le milieu philosophique allemand par exemple, Hegel (qui a réfléchi sur ce que *Bildung* signifie, et qui a pratiqué lui-même la philosophie universitaire), suggère une relation dans ce cas. Il s'agit de l'influence du protestantisme sur la philosophie allemande après les années 1600 (Howard 2006). Aussi peut-on voir, jusqu'à un point, la manière dont « le principe protestant » (Hegel) et « l'éthique protestante » (Weber) fonctionnent dans l'idée de l'université moderne. Ainsi, la philosophie moderne

prépare le nouvel encodage de la lecture dans l'université. La lecture, et surtout la lecture philosophique, réponds aux buts grandioses que l'université de type humboldtien assume, c'est-à-dire l'unité du savoir, le lien étroit entre l'enseignement et la recherche, la transformation du professorat en une vocation, l'autonomie académique, l'importance de la connaissance de l'homme et de son histoire.

Dans le modèle humboldtien d'université, la philosophie joue un rôle privilégié. D'une part, elle a le rôle d'unifier l'ensemble des connaissances, des sciences de la nature jusqu'aux sciences de l'esprit. D'autre part, elle doit fournir un cadre méthodologique et conceptuel pour l'étude des humanités. Par conséquent, sa place dans le scénario historique de la formation (*Bildung*) est fondamentale (Gadamer 1990, I, 15, 22, 87). Elle concerne, entre autres, la relation entre maître et disciple, le sens pédagogique du livre, les manières adéquates de lecture ou d'interprétation. Ce sont précisément ces aspects qui subissent à présent des transformations surprenantes, dont la portée est difficile à cerner ici et maintenant. En même temps, ce changement peut suivre deux voies. Une, qui consiste en l'orientation de la lecture vers une autre pratique bien codifiée, c'est à dire vers un autre code de lecture. L'autre ; qui consiste à imposer le changement même comme une norme habituelle de la vie universitaire. Comme on a dit déjà, nous vivons dans une époque pour laquelle le changement même devient la norme archétypale de la vie sociale (McLuhan 1962).

De nos jours, la philosophie perd son privilège classique. Malgré cela, elle peut proposer, avant tout, un rôle critique et compréhensif. Elle s'affirme encore comme un discours réflexif, qui problématise de manière critique l'état des choses de notre temps. Si elle assure encore une nouvelle unité dans l'université de nos jours, je crois qu'il s'agit plutôt d'une unité de la réflexion problématique. Par exemple, elle cherche à revoir les discussions de nature épistémologique et méthodologique, mais aussi les problèmes de nature pédagogique. La philosophie peut réaliser cette tâche, paradoxalement, grâce aux multiples *philosophies* qui sont devenues actives : philosophie de la science, philosophie de

l'éducation, philosophie politique et morale, philosophie sociale, etc. Au-delà de ces formes explicites de « la multiplication de l'acte philosophique » (Foucault), il y a une philosophie implicite du management, de la vie académique, de la recherche etc. L'effort philosophique signifie, maintenant, l'effort de penser en manière critique, conceptuelle et réflexive. Il s'agit également d'une philosophie bien particulière, bien disséminée, parfois implicite (dans nos choix et décisions de la vie sociale).

Par conséquent, la pratique de la lecture change, évidemment, elle-aussi. Il s'agit maintenant, avant tout, de multiples lectures ; la lecture analytique et technique tend, peut-être, à devenir une lecture privilégiée, sous l'impact de la culture technique de nos jours.

2. Ce qui est plus grave et plus inquiétant, c'est la dépréciation constante de ce qu'on appelle *réflexion*, *théorie* – et avant tout – *vision*. Ce problème mériterait une discussion à part, parce qu'il engendre inévitablement la dépréciation de la pensée conceptuelle, y compris de la pensée philosophique.

Le plus souvent, on regarde avec méfiance la pensée qu'on appelle *abstraite*. Penser de manière « abstraite », « théorique », « spéculative » nous apparaît en général comme un défaut, comme un défaut manifeste de l'esprit (Afloroaei 2008, II, § 18). A cause de toute cette méfiance, on oublie tout simplement que dans ces situations ce n'est pas le concept, « l'abstraction » comme telle qui est à blâmer.

En réalité, quelle est la valeur d'une théorie clairement formulée ? Lorsqu'elle répond à des interrogations de son époque, elle vaut pour un possible repère, elle peut suggérer une voie alternative. Elle assure ainsi à celui qui fait son initiation un repère cognitif préalable. Une théorie ne signifie jamais quelque chose qui, une fois appris, est mis en pratique en tant que tel. Elle a une valeur de guide. Choisir une théorie, cela relève de l'option individuelle. Par la réflexion sur des théories, le jeune lecteur peut s'orienter vers une alternative de la pensée et, ensuite, vers une idée personnelle. Il a déjà sous la main quelques possibles moyens, des voies alternatives de la pensée. Il n'est pas nécessaire de rejeter

l'idée de théorie pour pouvoir parler uniquement de la « mise en pratique » et de la « compétence pratique ». Malheureusement, le rejet de la théorie arrive souvent et entraîne de sévères conséquences pour la pensée réflexive et critique.

On ne peut pas demander à la philosophie de fournir des « capacités productives », ou d'être une pensée qui réussit techniquement et immédiatement. Son efficacité concerne plutôt l'impact de certaines questions et analyses critiques, qui s'imposent à présent, ou bien la manière dont la pensée réflexive prépare des attitudes humaines raisonnables. Il s'agit éventuellement de poser, grâce à la philosophie, quelques repères et quelques possibles lignes d'horizon de la vie. Or, la lecture philosophique ne devrait pas rompre avec ce sens plus élevé de la pensée réflexive, qui est celui d'entrevoir des repères alternatifs, quelque éloignés qu'ils puissent nous paraître.

NOTES

¹ Voir le cas de Schopenhauer, dans la préface à son livre, *Le monde comme volonté et représentation*, premier tome. Ce qui est étrange, c'est que les pré-modernes étaient plus libres de ce point de vue. Michel Foucault avait raison de faire l'observation que les philosophes de l'Antiquité tardive demandaient aux disciples de lire peu d'auteurs, peu d'ouvrages et peu de fragments, et de s'attarder plutôt sur quelques passages importants pour eux-mêmes (Foucault 2001). Sénèque, par exemple, parlait de la surcharge des livres (*De la tranquillité de l'âme*, IX, 4): « Que me font ces milliers de livres, ces bibliothèques innombrables, dont, pour lire les titres, toute la vie de leurs propriétaires suffirait à peine ? Cette multiplicité des livres est plutôt une surcharge qu'un aliment pour l'esprit ; et il vaut mieux s'attacher à peu d'auteurs, que d'égarer, sur cent ouvrages, son attention capricieuse » (Sénèque 1860, 398). Plotin, quant à lui, considère qu'il ne faut pas lire des livres entiers, mais seulement des fragments, et, si possible, dans un petit nombre. D'où la pratique fort répandue des résumés, de sorte que certains auteurs, par exemple Épicure, ne seront connus plus tard que par l'intermédiaire de quelques résumés rédigés après leur mort par des disciples fidèles.

² Dans un écrit du XXe siècle (*Scala paradisi*, par Guig de Chartres), on dit que toute lecture (*lectio*) doit être suivie par *meditatio*, afin de déceler les significations du texte. S'il s'agit des Saintes Écritures, la méditation doit être

suivie par *oratio*, prière, et ensuite par *contemplatio*. En tout cas, on ne pourrait aucunement séparer la lecture de la méditation.

REFERENCES

- Afloroaei, Ștefan. 2008. *Metafizica noastră de toate zilele (Notre métaphysique de tous les jours)*. București : Humanitas
- Chartier, Roger. 1992. *L'ordre des livres: lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIVe et XVIIIe siècle*. Aix-en-Provence : Alinéa
- Foucault, Michel. 2001. *Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France (1981-1982)*. Paris : Gallimard / Éditions du Seuil
- Gadamer, Hans-Georg. 1990. *Hermeneutik I, Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*. Tübingen: J.C.B. Mohr (Paul Siebeck)
- Howard, Thomas Albert. 2006. *Protestant Theology and the Making of the Modern German University*. Oxford: Oxford University Press
- McLuhan, Marshall. 1962. *The Gutenberg Galaxy*. Toronto: University of Toronto Press
- Rorty, Richard. 2002. *Comment évolue le pragmatique*. In Umberto Eco. *Interprétation et surinterprétation*. Paris : P.U.F.
- Sartori, Giovanni. 1997. *Homo videns. Televisione e post-pensiero*. Roma-Bari: Gius. Laterza & Figli S. p. a.
- Sénèque, 1860. *Œuvres complètes*. Traduction par M. Charpentier, F. Lemaistre. Tome II. Paris : Garnier Frères

Ștefan Afloroaei est professeur à la Faculté de Philosophie et Sciences Sociales et Politiques de l'Université Alexandru Ioan Cuza de Iași. Il donne des cours sur la métaphysique, l'herméneutique philosophique, les théories de l'interprétation, l'idée européenne. Il a été doyen de la Faculté de Philosophie entre 2000 et 2008. Ouvrages: *Ipostaze ale rațiunii negative, scenariu istorico-simbolic* [Typologies de la raison négative, scénarios historique et symboliques], 1991 ; *Intîmplare și destin* [Événement et destin], 1993; *Lumea ca reprezentare a celuilalt* [Le monde comme représentation de l'autre], 1994; *Cum este posibilă filosofia în estul Europei* [Comment la philosophie est-elle possible dans l'est de l'Europe], 1997; *Locul metafizic al străinului* [Le lieu métaphysique de l'étranger], en collaboration avec Corneliu Bîlbă et George Bondor, 2003 ; *Metafizica noastră de toate zilele. Despre gândirea speculativă*

și prezența ei firească astăzi [Notre métaphysique de tous les jours. Sur la pensée speculative et sa présence quotidienne aujourd'hui], 2008.

Address:

Ștefan Afloroaei

Département de Philosophie

Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași

Bd. Carol I no. 11

700506 Iași, Roumanie

E-mail: stefan_afloroaei@yahoo.com